

REMERCIEMENTS DE MONSIEUR MARC FIROUD

Éloge de son prédécesseur Monsieur Bartolomé BENNASSAR

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Madame la Députée,
Monsieur le Conseiller départemental,
Monsieur le Conseiller d'Etat,
Monsieur le Proviseur,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs,
Chères et chers amis,

1. – Il me revient à présent l'honneur de perpétuer une « bizarrerie respectable ».

C'est par ce trait d'humour que, dans leur pièce *L'habit vert*, Flers et Caillavet ont qualifié l'éloge académique¹ : en effet, n'est-il pas curieux de vous entretenir d'une personne – Bartolomé Bennassar – que vous avez connue tandis que, pour ma part, je ne l'ai jamais rencontrée ?

Cet honneur revêt les habits d'une leçon et parmi les plus belles : celle de ressentir une admiration profonde, mêlée d'affection, malgré la distance à jamais imposée par l'espace et le temps. Peut-être même un sentiment d'amitié.

Faire l'expérience de cette forme de rencontre, issue d'une lente imprégnation de paroles et de mots, a été la première joie offerte par votre Académie. Est-il alors suffisant de commencer par vous exprimer ma gratitude ?

Mesdames et Messieurs les Académiciens, je souhaite vous remercier pour m'avoir accepté parmi vous, et particulièrement mes parrains : MM. Alain Aventurier, notre cher secrétaire perpétuel, Bernard Cavalier qui fut, il y a quelques années, mon pédiatre et dont je salue l'élection récente comme président, et Jean-Louis Meunier, qui – entre autres facéties – me permit de m'évader de l'E.N.A le temps d'un week-end camusien à Lourmarin où naquit notre amitié.

Je tiens aussi à saluer chaleureusement M. Michel Belin, qui vient de prononcer son dernier discours en qualité de président de l'Académie, pour la gentillesse avec laquelle il m'a reçu rue Dorée.

2. – Par où commencer l'éloge de BB ? Comment parler avec justesse d'un homme qui fut un personnage (car ce fut, « malgré lui, un personnage » – me glissa l'un de ses amis, le Pr. Martinez Cobo), aussi complexe et fécond ?

L'étymologie peut être d'un secours précieux. *La Légende dorée* – le célèbre recueil médiéval de Jacques de Voragine – donne le « la » à propos du prénom « Bartolomé »² : *Bartholomeus* viendrait de *bar* (« fils »), *tholos* (« sommet ») et *moys* (« eaux ») : il est donc le fils de « celui qui suspend les eaux » (Dieu) ; il est celui qui élève haut les esprits des docteurs afin qu'ils répandent vers le bas les eaux de leur enseignement. La seconde étymologie renvoie à la profondeur de la sagesse... Savoir, sagesse : le saint qu'est Barthélémy est bien pourvu.

BB fut fidèle à de tels auspices.

¹ Flers et Caillavet, *Le Roi, L'Habit vert*, « Littérature, 10 », Julliard Littérature, 1964, p. 335.

² Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2004, p. 672.

Son humanisme, sa puissance de travail, ses scrupules à l'égard de la liberté, de la raison et de la vérité dessinent, à l'encre indélébile, les premiers traits de B ; sa curiosité, son énergie, ses passions, son souci de l'amitié et des autres en font un grand vivant à l'ample culture. *Cet homme, humble des connaissances qu'il œuvra à partager jusqu'au soir de sa vie, fut immense par sa simplicité.* Ne s'agit-il pas d'un homme exemplaire... doté d'une sagesse « bartholoméenne » ?

En 2018, peu avant son départ pour l'Autre Rive, BB s'est raconté dans ses *Pérégrinations ibériques*³. Dans cette mise en scène autobiographique se loge toute la modestie de notre homme qui fait jouer un rôle démesuré à la chance, au hasard, et fait presque silence sur l'ininterrompu travail qu'il dut accomplir pour devenir un éminent historien. Toutefois, ce témoignage balise un chemin que nous n'emprunterons qu'accessoirement : en effet, il ne s'agit pas ici de doubler à l'oral ce qui peut se retrouver là-bas à l'écrit. ***Car c'est à l'homme B, lui qui demeure moins connu que le grand hispanisant, qu'est consacré notre éloge académique.***

Comme me le confia le Pr. Jean-Pierre Amalric, collègue et ami de B, « *sous ses aspects chaleureux, se logeait un homme pudique voire discret* ». B fut un homme multiple, non réductible à l'historien, à l'affût du monde, vivant de ses curiosités, nourri de ses enthousiasmes.

Ainsi que le font les architectes, je vous propose, dans cet éloge, de prendre un parti, de choisir un axe. Je le dis sans fard : B fut une figure de « Nîmois idéal ». Soyons clairs : l'idéal n'est pas le réel. Mais l'exemple d'une figure idéale suscite une sorte de tension, de dynamique, qui *va de l'actuel que nous œuvrons à dépasser, à l'accompli que nous cherchons à atteindre.*

Bien entendu, il est un piège à éviter : Robert Chamboredon, ami de B, qui dirigea sa thèse, ancien président de votre Académie, l'un de mes « maîtres » du Lycée Daudet, m'a mis en garde : attention à ne pas essentialiser ! Mais, sous son contrôle, une conclusion s'est bel et bien imposée : s'il s'agit d'évoquer un intérêt marqué pour l'histoire, allié à une passion du football et de la tauromachie, alors oui, il y a du sens à parler de BB comme d'une figure de « Nîmois idéal ».

D'abord, B fut un grand « Nîmophile ». Il ne s'en cachait pas, lui qui écrivit de façon touchante, dans son livre sur le maître du *toreo* Antonio Ordoñez : « *J'éprouve pour ma ville natale un attachement qui ressemble à de l'amour*⁴. » Et l'amour de B n'était pas platonique : ses amis m'ont raconté qu'il épargna, dès le début de sa carrière, ses droits d'auteurs pour acquérir un appartement à Nîmes – rue du Grand Couvent – afin d'y arpenter l'écusson du centre-ville, notamment lors de vibrantes férias ou en rentrant du stade Jean-Bouin (puis de celui des Costières).

Correspondant dès 1992, peu après sa retraite universitaire, BB se félicitait, à l'occasion de son élection en qualité de membre non-résidant en 1999, d'être reconnu comme « *un citoyen nîmois à part entière, n'ayant jamais oublié cette ville qui lui tient à cœur* »⁵. Votre compagnie garde d'ailleurs en mémoire la diversité et la richesse de ses propos : depuis le récit du procès du protestant Antoine Amphoux devant l'Inquisition⁶, jusqu'à la *Movida* madrilène, en passant par ses « *Réflexions sur les mariages à la Cour des Habsbourg* »⁷ ou encore son commentaire éclairé de l'ouvrage *Dare l'Anima* (qui, pour les curieux, traite de l'infanticide en Europe) de l'historien Adriano Prosperi.

3. – Est-il déjà temps de broser le portrait de B en historien ? Parce que le Nîmois est un « reboussier », selon la définition de Jean Paulhan transmise (et régulièrement pratiquée) par ma

³ Bartolomé Bennassar, *Pérégrinations ibériques. Esquisse d'ego-histoire*, « Essais », Casa de Velazquez, 2018.

⁴ Bartolomé Bennassar, *Ordonez. La magie du souvenir*, de Fallois, 2017, p. 8.

⁵ Discours de réception, 1^{er} octobre 1999, p. 6.

⁶ Communication en tant que correspondant (1994).

⁷ Cf. Bartolomé Bennassar, « Réflexions sur les mariages à la cour des Habsbourg d'Espagne : des sacrifices aux aberrations », *Mémoire de l'Académie de Nîmes*, 1999-2000, pp. 77-86.

grand-mère Janine, je vous propose plutôt un « contre-pied ». Rendons hommage à B en partant de sa géographie personnelle, avant de « brinder » à ses passions : la tauromachie, le football et l'écriture. Et c'est ensuite, par surcroît, que son œuvre d'historien prendra tout son relief.

Né à Nîmes en 1929 – l'année de lancement des Annales, cette école qui renouvela l'histoire et qu'il fera sienne –, B vécut dans une ville touchée par la crise des années 1930 puis par la guerre. Il fut marqué par la figure de son père majorquin, qui fit beaucoup d'efforts pour s'intégrer dans le Midi, avant de rencontrer sa mère nîmoise. Une question se pose : faut-il voir une influence paternelle dans son « *attirance irrésistible pour l'Espagne* »⁸ ? Pas spécialement, répond Lucile B – sa femme de toujours.

Certes.

Mais la *circonstance nîmoise* eut, je le crois, toute sa part dans l'attrait de B pour l'histoire ibérique. D'ailleurs, ne cite-t-il pas, en épigraphe de son roman *le Coup de midi*, le « *Yo soy yo y mi circunstancia* » d'Ortega y Gasset ? Franchissons un pas supplémentaire : B identifie juin 1940 comme repère que pour écrire que, jusqu'alors, il « *croyai[t] que l'histoire se réfugiait dans les livres* »⁹. Mais son cours dramatique n'a-t-il pas surgi sous les yeux du jeune Bartolomé, lorsque sa grand-tante, Mme Marcelle Cantier, directrice de la revue *Toros* – connue du *mundillo* sous le surnom de *Miqueleta* – hébergea des réfugiés espagnols dans son appartement de la rue Emile-Jamais¹⁰ ?

Il est difficile d'interpréter le silence de B sur sa véritable rencontre avec l'histoire. En tout cas, B croisa *a priori* la marche de l'Histoire dans les rues de Nîmes dès avant l'étrange défaite de 1940. Mais Nîmes, qui fut son épice affectif, ne saurait suffire – loin s'en faut ! – à arrimer notre homme au monde. Car BB cultiva partout de nombreux jardins.

En effet, après avoir traversé, étudiant puis jeune professeur, toute l'Occitanie, Toulouse devint sa ville d'élection et d'exercice, une fois titularisé à l'Université. Rares sont ceux qui savent qu'il refusa de quitter la Ville Rose pour Paris, où un poste en Sorbonne lui fut proposé. Il n'en dit mot dans son égo-histoire, ce qui n'est pas neutre : sans doute B a-t-il refusé la rançon implicite d'une telle nomination, qui fut de se trouver pris dans des « jeux de pouvoirs », à distance desquels toujours il parvint à se maintenir. C'est aussi un signe objectif que sa géographie personnelle se trouve résolument orientée vers le Midi.

En contrepoint de ces villes animées où B s'est plu à vivre, il fut, comme André Chamson, un amoureux des Cévennes, qui l'ont envoûté dès son plus jeune âge. Lassalle fut le cadre salvateur de ses vacances d'enfant ; le Pont-de-Montvert son refuge d'adulte. Ce Désert aux aquatiques fils d'Ariane permit à B de se ressourcer, et les gours cachés du Tarn devinrent les compagnons de son apaisement, lorsqu'il frisait le « *burn-out* », épuisé par un rythme de travail frénétique. Dans le temple vert des Cévennes, l'Espérou tient, et tiendra, une place à jamais particulière. Ses proches le savent : B y repose, aux côtés de son fils Jean dont le décès tragique demeura l'ombre de sa vie.

Cette géographie « bennassarienne » serait incomplète si son goût du voyage n'était point abordé. Qu'il s'agisse de l'Espagne, découverte sans le sou en *correo*, des pourtours de la *Mare Nostrum*, de la Norvège ou des Andes, ils furent innombrables. Avec Carthagène, cette ville de l'extrême occident dont il fut charmé, se trouve symbolisé un autre versant de notre homme : le Bennassar d'outre-Atlantique qui arpenta avec bonheur et parfois intrépidité l'Argentine, la Bolivie, le Pérou, le Mexique ainsi que « toutes les Colombies ». Il faudrait y ajouter le Brésil, où B enseigna l'histoire quelques mois comme *visiting profesor*.

⁸ Bartolomé Bennassar, *Pérégrinations ibériques...*, p. 71.

⁹ Bartolomé Bennassar, *Pérégrinations ibériques...*, p. 1.

¹⁰ Bartolomé Bennassar, *La Guerre d'Espagne et ses lendemains*, Perrin, 2004, p. 354.

Vous l'avez compris : le Pr. B n'était pas homme de cabinet, mais un « homme *du* contact » : avec les mondes espagnols et latino-américains qu'il a tant étudiés et parcourus ; avec les archives, auxquelles ses voyages l'ont aussi mené pour de fructueuses recherches ; avec les émotions que la nature offre, aux quatre coins du monde et dont B a parlé dans ses mémoires de pêcheur *Les rivières de ma vie*. Avouons qu'il fallait aussi, à cet égard, un sens aigu du contact car, pour citer Cervantès¹¹ : « *On ne prend pas de truites sans se mouiller les braies* »...

« Homme *du* contact », B fut aussi, pour reprendre un mot de Robert Chamboredon, un « homme affable ». Sa vie n'est ombrée d'aucun artifice ; toujours, il demeura le même avec les puissants comme avec les misérables. Sa conviviale attention, sa constante disponibilité s'est manifestée par un sens du débat, une culture de l'échange. Ses proches en ont témoigné par tant d'anecdotes : B, ce « pluri-passionné », savait raconter avec verve, écouter chaleureusement, communiquer l'enthousiasme. Pour ses raisons, il fut un grand pédagogue et un professeur estimé de ses élèves.

Pour ce professeur réputé, les invitations à des colloques – aux Etats-Unis, en Europe, au Maghreb – furent innombrables. Mais je voudrais vous faire part d'exemples plus simples et, de mon point de vue, plus significatifs.

Porté par les innovations d'après 1968, BB proposa à l'Université de Toulouse un enseignement – relativement inédit à l'époque – à plusieurs voix, avec Jean-Pierre Amalric et Alain Ducellier, consistant à assister au cours de ses collègues et à pouvoir y intervenir à tout moment. Lui, comme ses deux collègues, ont voulu s'exposer au débat d'idées devant une promotion, ce qui signifiait aussi s'obliger à une préparation impeccable de ses cours, défendre son point de vue par le débat et, le cas échéant, accepter de remettre en cause ses connaissances. Les étudiants expérimentaient, en quelque sorte, la construction vivante d'un savoir en assistant à des échanges de Haute Grèce restés mémorables.

Le sens pédagogique de B s'exprima aussi en-dehors des murs de l'Université. A Nîmes, B est ainsi intervenu devant le Cercle nîmois d'études hispaniques : en témoignent le *Midi Libre* du 10 février 1957, pour y parler de « *Madrid au Siècle d'or* » et celui du 2 mars 1962, qui annonce une conférence intitulée « *L'Espagne, une énigme historique* ». A Toulouse, parmi les sollicitations acceptées de bon cœur, le Pr. José Martinez Cobo, figure de l'exil républicain, m'a raconté – fait méconnu – que B participait aux émissions d'une radio locale pour partager, avec les auditeurs, ses connaissances historiques et commenter l'actualité de l'Espagne.

4. – Nous l'avons vu : l'ego-histoire officielle de B parle beaucoup par ses silences. A cet égard, la place marginale laissée à l'art taurin y est inversement proportionnelle à son importance dans la vie personnelle de B. Comme Lucile B me l'a glissé malicieusement : « *Il n'était pas Nîmois pour rien* »... et BB a lui-même écrit : « *Le Nîmois que je suis ne pouvait demeurer indifférent à ce phénomène si organiquement lié à l'hispanité* »¹². D'ailleurs, sa bibliothèque personnelle de tauromachie n'était pas à Toulouse... mais à Nîmes.

La culture tauromachique fut l'un des axes de sa vie. L'ouvrage qu'il publia avec Pierre Dupuy, consacré à la sœur de sa grand-mère maternelle¹³, Marcelle Cantier (*Miqueleta*), est peu connu. Pourtant, cette figure féminine marqua le jeune B, elle qui fut la mère de son cousin et ami Francis Cantier (surnommé *Paquito*), lequel dirigea notamment la revue *Toros*. Ajoutons d'ailleurs que les

¹¹ « *No se toman truchas a bragas enjutas* » (in *Nouvelles exemplaires*).

¹² Bartolomé Bennassar, *Pérégrinations ibériques...*, p. 131.

¹³ Bartolomé Bennassar, Pierre Dupuy, *Miqueleta, une femme des années 30 au cœur de la tauromachie*, La Renaissance du livre, 2002.

nombreux textes écrits par BB en tant qu'*aficionado* pour cette *revista* restent à rassembler¹⁴. Avis aux amateurs !

C'est par son *Histoire de la tauromachie*¹⁵, trouvée sur une étagère de la bibliothèque de mes parents, que j'ai lu pour la première fois B.

Clair, complet, documenté – autrement dit : « bennassarien » –, l'ouvrage s'est aussitôt imposé comme une référence. Même s'il ne l'évoque pas dans son ego-histoire, BB fut sans doute comblé de l'initiative prise en 2000 par la *Real Maestranza de Caballería de Ronda* – la plus ancienne des maîtrises royales de cavalerie d'Espagne – de traduire cet ouvrage en espagnol. Au même moment, ou presque, BB récrivait d'ailleurs, sous la direction de Robert Bérard, un condensé d'histoire de la tauromachie en y intégrant les années 1990¹⁶. Ses conclusions qui lient l'avenir de la corrida à celui des *toros* demeurent d'actualité.

Concluons cet aparté tauromachique par deux observations. D'abord, B est resté secret à propos de la reconnaissance de l'excellence de son *afición* par le *mundillo* le plus éclairé. En effet, il fut honoré du privilège, à vrai dire extraordinaire pour un non-espagnol, de tenir le discours inaugural de la Féria de Séville : le « *Pregón de la Semana Santa* ». Son « *Pregón* » vaut également pour les confidences livrées sur sa passion du *toreo*.

Outre la référence à ses origines nîmoises – décidément ! –, B insiste sur l'influence de Fernand Braudel, son maître, qui indiqua au jeune thésard : « *Celui qui prétend étudier l'histoire de l'Espagne et des Espagnols ne peut se passer de la danse, des vins d'Espagne et des toros*¹⁷. » Quant à la tauromachie, les consignes de Braudel furent suivies à la lettre par B... mais l'histoire ne dit pas s'il excella aussi en matière de danses et de bons vins.

Il est un autre silence assourdissant dans son égo-histoire : l'absence de mention de son *Ordoñez*, sous-titré « La magie du souvenir ». C'est un essai court, ému, vif, à la mémoire des *faenas* d'anthologie du *torero* de Ronda. Qui veut comprendre B ne peut passer à côté de ce témoignage qui, en parlant du rythme, du *temple*, de la vérité du *Rondeño*, fait immédiatement signe vers la sensibilité de B. L'éminent historien y écrit qu'Ordoñez savait *arrêter le temps avec une cape*, ce rectangle de couleur, dérisoire et miraculeux¹⁸. La tauromachie est bien l'un des itinéraires secrets vers l'homme B.

5. – Une autre passion doit être évoquée : son amour pour le football et le Nîmes Olympique. Lucile B m'a confié que son mari était toujours resté abonné au club, prenant le train pour aller voir les matchs à Nîmes.

A propos du football, évoquant sa nomination inattendue à la rentrée 1951 comme jeune professeur au collège de Rodez, alors qu'il devait être affecté au lycée d'Agen, B prend soin de raconter qu'il dut annoncer en catastrophe sa défection à son équipe (ce qui, sur le moment, le contraria) avant d'ajouter, avec le recul de l'âge : « *Je jouais mal, étais totalement dépourvu de technique [et] je courais beaucoup* »¹⁹. Avec humour, B comprit alors que son équipe avait manifestement pu s'en remettre ! Et Lucie B de me glisser : « *Ce n'était pas jouer qui l'intéressait* », mais les joies de la camaraderie, la satisfaction de l'effort physique et le respect de l'éthique sportive.

¹⁴ Que l'on songe, par exemple, à l'article sur le torero Antonio Reverte qui illustre, par la ferveur populaire qu'il suscita, toute la place prise par la tauromachie en Espagne à l'orée du XXe siècle. V. Bartolomé Bennassar, « Le cas Reverte. Un torero et son public », *Toros*, 2000, n° 1634-1635.

¹⁵ D'ailleurs, cette histoire est dédiée à la mémoire de Francis Cantier.

¹⁶ Robert Bérard (dir.), *La Tauromachie. Histoire et Dictionnaire*, « Bouquins », Robert Laffont, 2003.

¹⁷ Real Maestranza de Caballería de Sevilla, *XX Pregón taurino*, 2002, p. 42.

¹⁸ Bartolomé Bennassar, *Antonio Ordoñez. La magie du souvenir*, de Fallois, 2017, p. 84.

¹⁹ Bartolomé Bennassar, *Pérégrinations ibériques...*, p. 11.

De façon touchante, José Martinez Cobo m'a décrit comment son amitié avec B s'est nouée sur les terrains dans un match opposant les Jeunesses sportives espagnoles à l'Association sportive Mermoz-Bonnefoy. Je suis sensible à ce souvenir car, comme le Pr. Martinez Cobo me l'a glissé : « *A Toulouse, Kader Firoud, c'était quelqu'un à cette époque* ». Je me plais à songer que B a applaudi, encouragé et parfois sifflé, les matchs de l'équipe entraînée par mon grand-père. D'ailleurs, outre le Nîmes Olympique, le Toulouse Football Club fut la seule équipe au sein de laquelle mon grand-père a été joueur avant d'être entraîneur. De là à penser qu'il y avait un chemin inattendu, retrouvé par votre Académie, entre Nîmes et Toulouse, de B à Firoud, je franchis volontiers le pas...

6. – Pour progresser de l'homme à l'historien, il faut à présent évoquer l'écrivain. Selon Lucile B, écrire était, pour lui, « une nécessité personnelle ». Lire BB, c'est admirer la qualité de son écriture. N'a-t-il pas mis sa plume fluide et percutante – j'allais dire : « non-académique » – au service de ses travaux ? Ce talent ne lui a-t-il pas permis d'écrire ses ouvrages d'une traite – ou presque – par la mise en branle toujours inspirée de matériaux méthodiquement rassemblés ?

Mieux : c'est son style séduisant et vivant qui attira l'attention de Braudel, qui fut le directeur officiel²⁰ de la thèse de B sur *Valladolid* et qui lui conseilla de « lâcher sa plume » pour s'exprimer, avec rigueur mais plaisir, en historien accompli²¹. Il y a bien, à cet égard, une proximité entre Braudel et B ; et ce qu'a déclaré Maurice Druon, sous la Coupole des Immortels, à Braudel pourrait aussi valoir, dans une certaine mesure, pour B : « *Vous êtes un écrivain superbe. Et un écrivain très contrôlé, ce qui va ensemble* »²², voyant en Braudel un classique.

B était-il lui aussi, à sa façon, un « classique » ? Poursuivons la citation de Druon : « *Les classiques avaient l'art de communiquer leur savoir avec élégance, et de se faire entendre de tout esprit convenablement meublé. Le savoir, durant le dernier demi-siècle, s'est immensément enrichi. Mais l'élégance, la qualité, l'aisance de l'écriture se sont dégradées, et l'on dirait, dans maints ouvrages, que la connaissance y est entassée pour l'usage des seuls spécialistes. Vous avez, vous, retrouvé la grande voie classique, faisant, par un usage inné de la composition et de l'écriture, que vos connaissances innombrables soient si agréablement présentées que chacun puissent en bénéficier* »²³.

Mais il ne suffit pas d'avoir du style. Il faut aussi de l'inspiration, de l'intelligence et de l'imagination dans la conduite du récit. Les romans de B, dont il faut remarquer qu'aucun ne se déroule en Espagne, manifestent un sens aigu de la psychologie humaine. Comme Vélazquez, l'écrivain B a peint l'homme tel qu'il est : admirable lorsqu'il éprouve sa liberté, sincère dans l'amour, lâche quand il tombe dans le déshonneur. Alors parcourons, pour quelques instants dans cet éloge, les contrées littéraires du monde de B.

Son premier roman, le *Baptême du mort*, fut salué par la critique et adapté au cinéma. D'ailleurs, les droits du film, sélectionné au Festival de Cannes, permirent à B de s'offrir un chalet à l'Espérou. Difficile de ne pas évoquer les références « bennassariennes » dont le livre est pétri : l'on y suit un jeune militaire « *qui n'a jamais cru à la mort et qui a toujours cru à sa chance* » (comme un certain Ordoñez), qui s'amuse à faire croire à des gamins jouant au football dans des rues désertes qu'il est un joueur du Nîmes Olympique, amoureux d'une Lucette (tiens, tiens), et qui partage sa chambre avec un

²⁰ Le directeur officiel de sa thèse étant Ernest Labrousse, qu'il ne vit qu'une fois avant la soutenance.

²¹ V. Bartolomé Bennassar, *Pérégrinations ibériques...*, p. 35 : B raconte le jour où, fier de rendre la première partie de sa thèse, après avoir attrapé la typhoïde dans l'Espagne pauvre des années 1950 et des mois de travail acharné aux archives de Simancas, vivant modestement avec sa femme à Valladolid, l'héritier des Annales lui répondit tout de go : « *Il faut tout détruire, tout recommencer. Il faut que ce soit aussi bien écrit que le roman* ».

²² *Discours de réception de Fernand Braudel à l'Académie française et réponse de Maurice Druon*, Flammarion, 1986, p. 56.

²³ *Discours de réception...*, pp. 56-57.

ami lozérien « *qui a dans ses rêves plus de truites que n'en peuvent contenir toutes les rivières miraculeuses de Lozère* ». Le commissaire de police, qui enquête sur un meurtre, ressemble à un « *genre de Philippe IV peint par Velasquez* » qui s'obstine à reconstruire contre les « évidences » admises, l'enchaînement rigoureux et logique des faits car, dit-il : « *L'hypothèse est aussi nuisible au policier qu'à l'historien : elle écarte l'un et l'autre de la vérité* »...

Mentionnons le *Coup de midi*. Ce roman magnifie le Pont-de-Montvert et ses alentours. Soutenu par une plume chatoyante, il anticipe les descriptions de pêcheur livrées par B, quarante ans plus tard, dans *Les rivières de ma vie*. Luc Verdier, un pêcheur solitaire dont la rivière d'élection est donc le Tarn, s'y voit d'ailleurs proposer par un Académicien (de Paris) l'écriture d'un livre sur la pêche à la truite ! Le B, amoureux de la nature, se retrouve dans ce Verdier. Or, ce personnage appartient à ceux que René Char a nommés les « Transparents »²⁴ : un homme d'amour, digne, entier, ennemi juré des discours mortifères diffusés par des « intellectuels ». Si B estima que ce roman était le moins construit, le romancier-historien y interroge l'attitude des hommes pendant l'Occupation. Rude, mais généreux, intransigeant, mais libre, Verdier symbolise une éthique cévenole dans laquelle B put se reconnaître.

Je ne m'attarderai pas sur *Une fille en janvier*, dont le récit se déroule à Toulouse en fidélité à la géographie de B. En revanche, *Toutes les Colombes*, aux accents kesseliens, est abouti. B y livre le récit d'un groupe révolutionnaire arpenteant la région sauvage des *llanos*. Les personnages bigarrés qui composent ce groupe, la psychologie glaciale de leur chef, le dénouement halluciné de cette épopée avec l'irruption du « Fou Blanc », sorte de Zarathoustra des Andes, prophète du futur, nourri d'une méditation sur la Violence des hommes, en font une réussite. Ce roman, écrit à la fin des années 1970 avant d'être remisé par B pendant une vingtaine d'années faute d'éditeur, fut un succès littéraire (d'ailleurs traduit en espagnol). Comme quoi, certains trésors gisent dans les tiroirs !

Terminons par un livre inclassable : les *Tribulations de Mustafa des Six-Fours*, omis dans l'« ego-histoire » de B. Ici, les frontières entre littérature et histoire se brouillent. Car ce roman respire l'histoire, la rend présente. L'on y suit les aventures de François Cocardon, un varois devenu renégat au hasard des courses méditerranéennes. Écrit à la première personne comme le journal d'un homme de ce temps, ce roman contient une part de mystère : s'agit-il de la reproduction d'un document trouvé dans un fonds perdu ? L'histoire de François-Mustafa est-elle une extrapolation à partir d'un bout de passé rendu à la postérité grâce à une archive ? B, familier de l'histoire des renégats, a-t-il tout inventé, avec méthode et précision ? Au fond, l'essentiel est ailleurs : en effet, la conjonction des talents littéraires et du savoir historique de B projette son lecteur dans le monde méditerranéen du XVI^e siècle.

7. – Partis de l'homme, nous voilà arrivés à l'historien. L'histoire fut une passion pour B – celle dont il fit, avec bonheur, son métier. Ses travaux ont donné lieu à tant d'ouvrages et d'articles qu'il paraîtrait illusoire de les évoquer²⁵. Privilégions une balade buissonnière dans son œuvre avant qu'une vue d'ensemble se dégage progressivement.

Notre chemin débute par sa thèse sur *Valladolid au Siècle d'Or*. Ce travail précurseur ouvrit le chantier de l'histoire urbaine en Espagne à l'époque moderne. Vous devinez l'influence que B exerça sur des générations d'historiens d'espagnols, mais pas uniquement. Lors de son discours de réception, prononcé il y a dix ans, Robert Chamboredon a rappelé sa place aux côtés des travaux de Pierre

²⁴ A propos du thème des Transparents dans l'œuvre de Char : v. Danièle Leclair et Patrick Née (dir.), *Dictionnaire René Char*, « Transparents », Classiques Garnier, 2015, pp. 584-587.

²⁵ Ce n'est pas une formule, mais un constat. Emile Temime, qui participa avec Joseph Perez et B lui-même à la construction d'un axe méridional d'excellence Aix-Marseille – Toulouse – Bordeaux pour la recherche historique sur l'Espagne, s'est prêté à l'exercice, à l'occasion dans un volume d'hommage à B (Jean-Pierre Amalric (dir.), *Pouvoirs et société dans l'Espagne moderne: hommage à Bartolomé Bennassar*, Presses Universitaires du Mirail, 1993). La bibliographie de B tenait alors en huit pages... ceci sans compter que B a écrit jusqu'au soir de sa vie.

Chaunu sur *Séville et l'Atlantique*, de Pierre Vilar sur *La Catalogne à l'époque moderne* et d'Emmanuel Le Roy Ladurie sur *Les Paysans du Languedoc*.

Dans ce théâtre qu'est Valladolid à l'époque de Charles Quint et Philippe II, B identifie une *mentalité* qui produisit un « style de vie » fondé sur un *idéal picaresque* que chacun, pauvre ou riche, a désiré atteindre ou imiter et qui a conditionné les valeurs de Vallisolétans du XVI^e siècle. Il conclut que l'histoire de Valladolid, par ses mœurs, préfigure celle de Madrid sous le règne de Philippe IV. L'historien met à jour ainsi les premiers germes de la décadence, tâchant de répondre à une question qui fascine les hispanistes : comment expliquer le lent, mais régulier, effondrement de ce qui fut le plus grand Empire que l'histoire moderne ait connu ?

Les conclusions du *Valladolid* de B demeurent encore débattues²⁶. Il est plus étonnant de constater l'utilisation récente de sa thèse dans le débat d'idées sur la crise des « gilets jaunes »²⁷ : en somme, la France d'aujourd'hui serait comparable à l'Espagne décadente. Si B n'a pas pu dire son mot sur la chose, je doute que la corporation des historiens soit convaincue... En tout état de cause, le *Valladolid* de B suffirait à couronner une œuvre. Pour B, ce fut l'ancrage solide d'un arbre dont les diverses branches ne cessèrent de se déployer : intuitions dans la recherche des sources, rigueur de sa méthode d'exploitation des archives, goût du débat historiographique, clarté synthétique dans la présentation des résultats, art du portrait, enfin, par lequel il donne à la vie d'une personne valeur de norme sociale.

Son ouvrage ultérieur sur *L'homme espagnol* déploie à l'échelle de l'Espagne, et sur plusieurs siècles, les intuitions du *Valladolid* pour comprendre les raisons de l'évolution divergente entre l'Espagne et les autres pays d'Europe. Attentif à l'étude de la vie quotidienne, B souligne l'importance, aux côtés d'un « *temps du travail* » étudié par les historiens, du « *temps de vivre : celui de la prière et du culte, de la nourriture et de la boisson, de la fête et du divertissement, du voyage, des relations humaines et des amours*²⁸. » Inscrit dans le courant de l'histoire des mentalités, l'ouvrage de B offre aux lecteurs une étrange sensation de proximité avec les hommes du passé.

De même, dans le *Siècle d'Or espagnol*, B poursuit son étude d'un « *apogée politique qui excédait vraisemblablement les forces de l'Espagne*²⁹ ». Ce livre, où B s'illustre par sa culture, demeure une synthèse de référence sur le XVI^e siècle espagnol. Il faudrait aussi mentionner *Le temps de l'Espagne*, co-écrit avec Bernard Vincent, qui constitue l'autre synthèse de B sur l'Espagne impériale, ainsi que le manuel, bien connu des étudiants, sur le *XVI^e siècle* co-écrit avec Jean Jacquart. Enfin, l'*Histoire de Madrid*, le dernier travail majeur d'historien de B, n'est-elle pas un clin d'œil à « son » *Valladolid* (puisque'il y démontrait que celle-ci fut, au XVI^e siècle, la préfiguration de celle-là) ?

Il est un autre sillon discret mais structurant : ses *Recherches sur les grandes épidémies dans le nord de l'Espagne à la fin du XVI^e siècle*³⁰. Derrière ce titre austère se loge un travail fondateur. B comprend le trésor que constitue, pour les historiens, l'étude des épidémies. S'intéressant à la peste, B constate qu'elle fut une « affaire d'Etat », révélatrice des sociétés du passé où s'imbriquent des aspects médicaux, démographiques, économiques, sociaux, religieux, psychologiques, urbains et politiques. A

²⁶ V. notamment : Les Cahiers de Framespa, *Le parcours d'un historien hispaniste à l'Université de Toulouse : Bartolomé Bennassar (1929-2018)*, Hors-série, 2020. Il s'agit d'un numéro réalisé avec la Casa de Velázquez et publié en hommage à Bartolomé Bennassar.

²⁷ V. Vincent Feré, « Leçons d'histoire pour une France en crise », *Commentaire*, vol. 165, n° 1, 2019, pp. 33-42.

²⁸ Bartolomé Bennassar, *L'homme espagnol. Attitudes et mentalités du XVI^e au XIX^e siècle*, rééd. Complexe, 1992, p. 7.

²⁹ Bartolomé Bennassar, *Le siècle d'or espagnol*, rééd. Perrin., coll. « Tempus », 2017, p. 20.

³⁰ Bartolomé Bennassar, *Recherches sur les grandes épidémies dans le nord de l'Espagne à la fin du XVI^e siècle*. coll. « Les ré-impressions », Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2001.

l'échelle des individus, B note que l'attitude face à la peste marque un « *moment de vérité* »³¹... ce qui n'est pas sans faire penser à Albert Camus. Disons-le : pour celles et ceux qui, dans le futur, feront l'histoire de la pandémie actuelle, ces « *Recherches* » constituent une référence. Sur un plan méthodologique, B y dévoile l'atelier du travail d'historien et propose des pistes pour faire de ce sujet, « *qui défie l'effort individuel* »³², une entreprise collective. Rien de surprenant selon le Pr. Amalric, tant B « *avait le sens du collectif* » et « *était convaincu qu'il ne pouvait pas tout faire tout seul* ».

En effet, le travail en équipe fut une autre de ses constantes : en témoigne *l'Inquisition espagnole*. Pour l'historien, l'« *avènement d'une nouvelle génération de chercheurs qui ont compris la nécessité de retourner aux sources, d'utiliser de façon exhaustive les sources les plus massives et de les aborder avec une mentalité (...) ethnologique* »³³ permet de renouveler l'étude de l'Inquisition. B poursuit : « *Les travaux de mes étudiants m'apparurent d'une telle nouveauté et d'une telle qualité que j'aurais considéré comme une véritable malhonnêteté intellectuelle de les utiliser sans qu'ils soient associés directement à l'entreprise.* »³⁴ Où comment des étudiants ont vu leurs travaux publiés, avec ceux de leur professeur, chez Hachette ! Loin des imprécisions de la légende noire, l'analyse documentée de l'efficacité de l'Inquisition, par l'occupation de l'espace et la pression psychologique, davantage que par l'usage de la torture ou de la peine capitale, modifie le regard sur cette institution.

Il faut mentionner cet autre projet collectif de B : l'incontournable *Histoire des espagnols*, qui n'est pas une histoire de l'Espagne, mais de la population, des hommes, du temps « vécu ». Poursuivons par son dernier ouvrage collectif : *L'Espagne de l'immobilisme à l'essor*. Je suis moins convaincu : là où les contributions de jeunes historiens en devenir à *l'Inquisition espagnole*, s'harmonisent à merveille, cet *opus* de spécialistes stratifie des apports brillants, mais sans cohérence d'ensemble. Pour un profane, la réussite est moindre, ce qui donne à penser : les impératifs de publication dans la recherche l'auraient-ils emporté sur l'esprit de découverte, tributaire de sources nouvelles, de l'historien ? Sans doute est-ce là une exception qui confirme l'orientation constante de ses travaux, souvent précurseurs.

Avec un certain sens du défi et de la liberté, B n'a d'ailleurs pas hésité à explorer de nouvelles contrées *dans l'espace comme dans le temps* – au-delà de l'époque moderne ou de l'Espagne.

Dans l'espace ? Avec son collègue toulousain, Richard Marin, B a co-écrit une *Histoire du Brésil* qui constitue la première synthèse en français sur les cinq siècles de l'histoire brésilienne. Autre exemple ? *Le lit, le pouvoir et la mort*. L'historien y examine le destin d'environ cent vingt reines, princesses ou encore archiduchesses dans l'ensemble des monarchies de l'Europe occidentale, depuis la Renaissance jusqu'au siècle des Lumières. B témoigne de leur vie cruelle qui, sauf rares exceptions, ne rencontrèrent ni l'amour ni la liberté. Faut-il parler d'une forme de féminisme dans ce travail historique ? Lucile B ne le croit pas : « *Il tenait à l'humanité complète, pas uniquement aux femmes.* » En tout cas, B a su éclairer, avec justesse et lucidité, la place occupée par les femmes dans le passé du monde : son *Cortès*, par exemple, redonne sa place à Malintzin, l'amour indienne qui contribua étroitement à la réussite politique du *conquistador*.

Qu'en est-il des prises de risque de B *dans le temps* ? « *Je ne me juge pas condamné au champ clos des siècles passés* »³⁵, a-t-il écrit. Aussi B s'est-il invité dans le passé récent de l'Espagne, et ce dès *l'Histoire des Espagnols*. Mais sa notoriété en la matière fut acquise après la retraite universitaire, avec son *Franco* et son étude de référence sur *La guerre d'Espagne et ses lendemains* – récompensée

³¹ Bartolomé Bennassar, *Recherches sur les grandes épidémies...*, p. 61.

³² Bartolomé Bennassar, *Recherches sur les grandes épidémies...*, p. 36.

³³ Bartolomé Bennassar, *L'Inquisition espagnole. XV^e-XIX^e siècles*, Hachette, rééd. coll. « Pluriel », 2001, p. 7.

³⁴ Bartolomé Bennassar, *L'Inquisition espagnole...*, p. 9.

³⁵ Bartolomé Bennassar, *Franco*, Perrin, rééd. coll. « Tempus », 2002, p. 17.

du Grand Prix Gobert de l'Académie française. Il s'agit de l'une des plus remarquables réussites de son œuvre d'historien, parfois mieux connue par le public que ses travaux d'histoire moderne.

Ajoutons à ce panorama *Les Lances de Breda*, consacré au chef d'œuvre de Vélasquez. Dans *Les Lances*, B transgresse les limites disciplinaires pour goûter à l'histoire de l'art. Sa connaissance des mouvements artistiques du Siècle d'Or met à la portée de tous la composition du tableau et sa dimension historique. Nul hasard : Lucile B m'a confié que, « *parmi ses facettes d'écrivain, l'art occupait une place importante.* » Une fois ce petit livre refermé, le regard sur *Les Lances* change, gagne en intensité, en profondeur – en humanité.

B consacra à Vélasquez sa dernière biographie. Sur mon exemplaire, acheté de seconde main, figure une dédicace manuscrite : « *Personnage multiple moins lisse qu'on ne l'a dit* »... ce qui ne pouvait qu'attirer B ! Il s'amusa d'ailleurs à l'incarner dans une émission mythique de France culture consacrée à une exposition du maître³⁶. Or, Vélasquez, c'est le génie de la lucidité – du regard cru, sans fard, libre – qui rend les puissants (Philippe IV, Innocent X) à leur mortelle précarité et rehausse les humbles à leur vibrante dignité (*Les Borrachos*). Déjà, chargé d'enseignement, B aimait à mobiliser l'art dans ses cours d'histoire. Plus tard, devant l'Académie de Toulouse³⁷, il a renouvelé l'exercice à propos de *La Vierge du Cerro* toile anonyme conservée à Potosi en Colombie. La culture artistique de B, son rapport à l'art, dessine-t-elle le départ d'un nouveau chemin ?

Tout éloge ayant ses limites, je communiquerai plus tard devant votre compagnie quelques réflexions sur ses biographies : *Franco, Cortès, Don Juan d'Autriche, Vélasquez*³⁸. Notre traversée s'achève-t-elle ? Pas tout à fait, car il demeure un sentier à explorer : celui qui mène aux ouvrages écrits à quatre mains par Lucile et BB. Parmi ceux-ci, il est un grand livre, dédié à la mémoire de Fernand Braudel : *Les Chrétiens d'Allah*, le plus « bennassarien » des livres de B.

Cette recherche menée en couple, dont Lucile B m'a dit « *garder un excellent souvenir* », ajoutant qu'il fut un « *livre important pour Bartolomé* », concrétise les principes qui fondent l'approche et la démarche historiques de B. Tout d'abord, l'étonnement : d'où vient l'assourdissant silence de la recherche sur l'histoire des renégats, ces Européens convertis de gré ou de force à l'Islam ? Pour les B³⁹, il ne s'agit pas de « *censure idéologique, comme s'il eût été inconvenant de manifester un intérêt quelconque envers des gens qui avaient "trahi" leur patrie, leur religion ou leur culture* » ; il s'agit d'un défaut de *corpus*, tant « *la défaillance des sources signifie l'agonie de la mémoire collective* ». Par sa rigueur dans l'exploitation des archives, *Les Chrétiens d'Allah* s'inscrivent dans le sillon méthodologique tracé par les *Recherches sur les grandes épidémies*.

En outre, les B posent un regard distancié sur les querelles entretenues entre les défenseurs de l'histoire sérielle et les avocats des études de cas, « *l'exemple même de ces faux débats dont les historiens français sont, croyons-nous, trop friands* ». Les uns et les autres sont renvoyés dos à dos, les « *deux méthodes [étant] également indispensables* » : « *L'étude de cas ne saurait devenir la panacée de la recherche historique tandis que l'histoire sérielle n'est pas condamnée à gommer les différences, à dissimuler les oppositions, à exclure les non-conformistes* ». Quoiqu'influencé par Braudel, qui demeurera son maître, B ne fut pas un homme de chapelle. *Les Chrétiens d'Allah*, façonné et organisé pour articuler histoire sérielle et études de cas, illustre d'ailleurs la pertinence de cette approche.

³⁶ V. Les matins de France culture, « A la recherche du "peintre des peintres", à l'occasion de l'exposition Velázquez au Grand Palais », 24 avril 2015 – <https://www.franceculture.fr/emissions/les-matins/la-recherche-du-peintre-des-peintres-l-occasion-de-l-exposition-velazquez-au>

³⁷ V. Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, pp. 177-181, 1999.

³⁸ V. en outre : Bartolomé Bennassar, Lucile Bennassar, *Christophe Colomb*, Fayard-Hachette Jeunesse, 1992.

³⁹ V. Bartolomé Bennassar, Lucile Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats (XVI^e-XVII^e siècles)*, rééd. coll. « Tempus », Perrin, 2006. Nous suivons les développements de l'introduction.

Sur le fond, les B y montrent les porosités qui existent entre les aires culturelles à travers la variété des destins individuels. Ce constat n'a pas été du goût de certains. De part et d'autre de la Méditerranée, *Les Chrétiens d'Allah* ont dérangé, jusqu'à les unir contre lui, des traditionalistes catholiques et musulmans. Cette circonstance renforça B dans la conviction que cette recherche tapait juste. En tant que romancier, B n'a-t-il pas d'ailleurs persisté et signé dans la mise en lumière de l'histoire des renégats avec ses *Tribulations de Mustafa des Six-Fours* ?

Écrit pour le plus grand nombre, comme le *Christophe Colomb* publié peu après, le 1492 des époux B constitue un travail utile à tout apprenti historien. Avec clarté, les B illustrent l'opposition entre le « *temps recréé* » (le processus de formation de *notre* vision actuelle de l'année 1492) et le « *temps vécu* »⁴⁰ (la perception de cette année par les contemporains). La richesse explicative de cet écart entre la « *représentation mentale* » et l'« *existentiel de 1492* » vaut leçon d'histoire. Notons la constance de B qui, dans la méditation conclusive sur l'année 1492, en fait une « *date symbolique mais [une] fausse rupture* »⁴¹ et consacre l'année 1520 comme la bascule vers l'avènement d'une nouvelle époque... affinant la démonstration présente dans son *XVIe siècle* coécrit vingt ans plus tôt !

8. – D'abord partis de l'homme pour ensuite évoquer l'historien, une vue d'ensemble se dégage désormais sur le monde de B. Je vous propose de porter le regard vers trois directions.

La première de ces directions conduit à la considération attentive des autres. Sans doute l'approche de l'histoire par les mentalités, qu'avant même les Annales un certain Unamuno avait pressentie en parlant d'« *intrahistoire* »⁴², ainsi que la démarche artistique de Vélazquez ont-ils résonné en B par leur tension *concrète et vivante* vers l'homme, dans sa précarité, ses failles, ses lâchetés, ses espoirs, son honneur, sa dignité. Dans son travail d'enseignant, ses romans, ses œuvres et, au-delà, *dans sa vie tout court*, B est resté d'une *profonde empathie* à l'égard de ses prochains.

La deuxième direction mène au souci de la probité, de la sincérité. Dans ses œuvres d'historien, B n'a pas cherché à plaire. Il a cherché la vérité. Ce faisant, il a illustré une noble qualité : celle que Marc Bloch a appelée la « *propreté intellectuelle* »⁴³. Cette probité de B est marquée du sceau d'une conviction : la recherche scrupuleuse de la vérité fondée sur une enquête serrée, sérieuse, sincère, c'est-à-dire argumentée et contradictoire peut, sinon mener au juste, du moins éloigner des dogmes.

Toute la démarche de B incarne cette parabole du philosophe Lessing : « *Ce qui fait la valeur d'un homme ce n'est pas la vérité qu'il possède ou croit posséder, mais ses efforts loyaux pour l'atteindre ; et que si Dieu tenait dans sa main droite la vérité et dans sa main gauche l'ardeur toujours vivante à la recherche du vrai, dût même cette ardeur être condamnée à errer toujours (...), il s'élancerait avec humilité vers sa main gauche (...).* »⁴⁴ B s'étonna, chercha, questionna, sonda ; il n'a pas erré dans son œuvre, tant il apporta aux autres.

La troisième direction pointe vers la passion, la curiosité, l'ouverture d'esprit. Avec une énergie colombine, B a découvert des continents du passé, car exploré, car fouillé, car travaillé. Au fond des gours comme dans les fonds d'archives, B est demeuré un enthousiaste. C'est un trait de caractère inaltérable qui rend B si amical. D'où vient cette vitalité fondamentale ? D'une personnalité nourrie de vertus que B nous transmet en héritage : le courage, l'application, la sincérité dans l'engagement, qui fondent l'honneur du *toreo* comme celui du « grand » Nîmes Olympique ; le goût du défi et de la liberté, qu'il cultiva jusqu'au soir de sa vie ; mais aussi l'humilité, la modestie, la pudeur, la simplicité.

⁴⁰ Bartolomé Bennassar, Lucile Bennassar, *1492. Un monde nouveau ?*, Perrin, 1991, p. 11.

⁴¹ Bartolomé Bennassar, Lucile Bennassar, *1492...*, p. 230.

⁴² Miguel de Unamuno, *L'Essence de l'Espagne*, Plon, 1923, p. 50 et s.

⁴³ Marc Bloch, « Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien », in *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, coll. « Quarto », Gallimard, p. 944.

⁴⁴ Miguel de Unamuno, *L'Essence de l'Espagne*, Plon, 1923, pp. 205-206.

Ces trois directions peuvent imprégner tout honnête homme. Et c'est pourquoi B fut un exemple ; un « Nîmois idéal ». A destination des élèves de classes préparatoires qui nous font la joie d'être ici, je dirai en écho à ce précieux legs : trouvez, par vous-mêmes, peut-être en vous-mêmes, votre propre axe à partir du souci des hommes, du respect de la vérité et du sel de l'enthousiasme.

9. – Il faut conclure. La tradition commande de parler de soi. J'irai à l'essentiel, ne voulant vous faire dire, comme Einstein un jour où il assista à un discours interminable : « *Je viens de me faire une nouvelle idée de l'éternité* »⁴⁵.

En passant par la voie des concours de Nîmes à Aix-en-Provence et jusqu'à Strasbourg et Paris, je veux témoigner de la méritocratie républicaine. Mon attention va, à nouveau, aux lycéens qui sont parmi nous : n'oubliez jamais d'où vous venez, cherchez des exemples à suivre, et non à imiter, n'opposez pas les racines et les ailes. Je suis Nîmois, et c'est ici, sur les bancs du Lycée Daudet, que le « dé clic » s'est produit.

Comme B, je suis un exilé de la Tour-Magne, vivant à Paris avec ma femme et ma fille. Mais à Nîmes demeurent mes racines. Mes parents, ma sœur, ma nièce, mon neveu y vivent, comme mes amis d'enfance et d'adolescence. De par ma culture familiale, où le respect de l'institution scolaire joue un rôle essentiel, l'histoire et les valeurs de notre République m'ont intimement forgé.

Toujours soutenu par mes proches, élève besogneux, je n'ai cessé de croire aux vertus de l'école... même s'il m'est arrivé, comme d'autres, d'avoir un rapport, disons, distancié aux obligations scolaires. A la vérité, je dois beaucoup à mes professeurs de l'école Jean-Jaurès, du collège Jean-Rostand, du Lycée Montaury et, bien entendu, de la classe préparatoire du Lycée Daudet. Les enseignants pensent parfois que les élèves les oublient une fois l'année terminée. Je ne le crois pas ; lorsqu'un professeur parvient à insuffler un soupçon de confiance, ses élèves s'en trouvent positivement transformés.

Tout au long de mes études, j'ai chéri le plaisir d'apprendre. Avec le temps, cet enthousiasme pour la connaissance s'est mué en vif intérêt pour la philosophie. Art du raisonnement, discipline de curiosité, la philosophie est école de dialogue et de liberté. Je la crois plus que jamais indispensable dans le monde qui vient. Dans mes communications, je soumettrai à la collégialité amicale mais exigeante de votre compagnie le fruit de quelques libres réflexions, dont certaines pourraient concerner des penseurs espagnols, ce qui aurait plu, sans doute, à B.

10. – En me recevant, vous honorez ma famille. En m'accueillant au siège de B, vous me faites un privilège qui oblige, dont il me faudra être digne, et vous m'offrez la possibilité de cultiver, avec vous, grâce à vous, mon jardin. Si l'Académie s'inscrit dans l'héritage d'or des Lumières, qui demeure un horizon pour chacune et chacun, et charge les siens de travailler, pour citer les statuts, « au point de vue de l'utilité publique », je tâcherai d'y participer loyalement. Pour le fonctionnaire que je suis, je vois dans cette mission la noblesse de l'intérêt général.

Permettez-moi de finir sur un poème de René Char qui m'est cher⁴⁶ :

« Dans mon pays, les tendres preuves du printemps et les oiseaux mal habillés sont préférés aux buts lointains.

La vérité attend l'aurore à côté d'une bougie. Le verre de fenêtre est négligé. Qu'importe à l'attentif.

Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému.

Il n'y a pas d'ombre maligne sur la barque chavirée.

⁴⁵ V. *Les sautes d'humour d'Albert Einstein*, Payot-Rivages, 2016.

⁴⁶ René Char, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1983, p. 305.

Bonjour à peine, est inconnu dans mon pays.

On n'emprunte que ce qui peut se rendre augmenté.

*Il y a des feuilles, beaucoup de feuilles sur les arbres de mon pays. Les branches sont
libres de n'avoir pas de fruits.*

On ne croit pas à la bonne foi du vainqueur.

Dans mon pays, on remercie. »

Alors, à mon tour, je vous remercie.